

9
K
L'IMPROMPTU

DU MOMENT,

O U

COMPLIMENT DE RETOUR,

Pour la reprise du Spectacle de l'Ambigu-Comique, à l'Ancienne Salle du Sr AUDINOT, sur le Boulevard, le 27 Octobre 1785.

Prix 24 sols.



A P A R I S,

Chez F. DE LORMEL, Imprimeur de l'Académie Royale de Musique, rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Permission.

ACTEURS.

MESSIEURS.

VARENNE.

TALON.

PENANCIER.

PICARDEAUX.

MOREAU, *Arlequin.*

MICHOT.

MAILLÉ.

DUPIN.

JAYMOND.



MESDEMOISELLES.

JULIE.

TALON.

BOURSIER.

SIMONET.

AMBROISINE.

L'AMOUR.

LOUVAIN.

La Scène se passe sur le Théâtre.



L'IMPROMPTU DU MOMENT.

SCENE PREMIERE.

VARENNE *seul.*

JE me revois donc enfin dans mes anciens Foyers ! Ouf ! ce n'est pas sans peine , mais enfin m'y voilà !... Je desirerais cependant que cela ne se répandit pas encore dans le Public , pour avoir le tems de lui préparer non pas un compliment , cela sent trop la gêne & l'apprêt ; mais quelque chose de gai qui peignit , & la situation de nos cœurs & notre reconnaissance ! A la Fête de l'Amitié , c'est la gaieté qui doit faire tous les frais !



A ij

SCENE II.

Mrs MICHOT, VARENNE, MAILLÉ,
PENANCIER, JAYMOND,
ARLEQUIN, M^{lles} TALON,
JULIE, BOURSIER.

MICHOT.

EH bien ! mon ami, y a-t-il quelque chose
de nouveau ?

VARENNE.

Paix ! paix !

JULIE.

Oh ! par ma foi on a bien de la peine à
vous trouver ! Dites-moi vite....

VARENNE.

Paix donc !

MAILLÉ.

« Serviteur ! mon cher, où en sommes-
nous ?

VARENNE.

Paix ! chut !

(5)

Mademoiselle T A L O N.

Dites-moi, mon cher, est-il bien vrai ?

V A R E N N E.

Chut !

J A Y M O N D.

Bon ! je vous trouve fort à propos pour me dire....

V A R E N N E.

Paix donc, mais paix donc !

B O U R S I E R.

Ah ! mon cher Directeur, tirez-moi d'inquiétude.

V A R E N N E.

Mais au nom de Dieu, taisez-vous donc !

P E N A N C I E R, *accourant.*

Oh ! pour le coup je fais tout, moi.

V A R E N N E.

Veux-tu te taire, malheureux ?

P E N A N C I E R.

Oh ! oui, fermez-moi la bouche, c'est égal, je veux tout dire ; je dirai tout.... D'abord, mes amis, vous saurez.... Je vais vous apprendre, vous pouvez être sûrs,

A iij

rian n'est pas certain.... Enfin, c'est clair.
Je savais ben que je dirais tout.

V A R E N N E.

Eh bien ! qu'as-tu dit ?

P E N A N C I E R.

Tout ce que je savais, & je le fais de
bonne part, dà !

V A R E N N E.

Oui, tu me parais fort instruit. Mes
enfans, mes bons amis, je vous le dis sous
le secret.

J U L I E.

Sous le secret ! Oui, oui, vous verrez
que ces babillards d'hommes ne pourront
pas se taire.

M I C H O T.

Il est certain, mesdames, que vous le gar-
deriez infiniment mieux.

Mademoiselle T A L O N.

Au fait, retournons - nous là - bas, ou
restons - nous ici ?

V A R E N N E.

Nous restons.

(7)

B O U R S I E R.

Ici ?

V A R E N N E.

Ici.

J U L I E.

Avec nos anciens ?

V A R E N N E.

Avec vos anciens.

P E N A N C I E R.

Vivat ; morbleu ! vive la joie !

(*On danse.*)

M I C H O T.

Écoutez un peu , mes amis , j'entends
crier sous le théâtre.

A R L E Q U I N.

Voulez-vous bien finir votre sabath , mal-
heureux que vous êtes , & vous en aller
danser plus loin ?

J U L I E.

C'est une voix que je connais.

A i e

SCÈNE III. *

Les Acteurs précédens.

ARLEQUIN, *sortant par le trou du Souffleur, en bonnet de nuit, à moitié habillé.*

C'EST abominable ! c'est détestable ! c'est exécrable ! c'est effroyable ! c'est épouvantable. On ne trouble pas comme ça le repos des gens ! entendez-vous ça ?

M A I L L É.

Eh où diable étais-tu fourré, toi ?

ARLEQUIN.

Où étais-tu fourré ? eh parbleu ! là-dessous !

B O U R S I E R.

Sous le théâtre ?

ARLEQUIN.

Eh oui ! sous le théâtre. Dans une bouchette, dont j'avais fait mon lit, & où vous m'avez laissé en partant.

* *Nota.* Cette Scène, ainsi que l'idée de cette petite Pièce, est de M. ARNOULD, l'un des nouveaux Entrepreneurs de l'Ambigu-Comique. Elle n'a été supprimée, que parceque l'Acteur, qui en étoit chargé, lui a manqué au moment de la Représentation.

(9)

Mademoiselle T A L O N.

Dans une bouriche ! voilà qui est plaisant.

A R L E Q U I N.

Trouvez-vous ? Il y a huit ou dix mois que j'y dors comme une marmotte.

J U L I E.

Cela n'est pas possible.

A R L E Q U I N.

C'est pourtant très-vrai... Mais je ne fais pas, moi.

J U L I E.

Quoi ! tu as l'air encore tout endormi !

A R L E Q U I N.

Plus je m'approche de vous, plus il me semble que je me réveille. Eh oui ! c'est... c'est *Julie* ! Tiens ! *Pénancier* ! voilà tous mes camarades ! Je suis sur ce théâtre qui a été mon berceau !... Oh ! sangodémi, qu'est-ce que cela signifie ?

V A R E N N E.

Cela signifie que nous revenons ici pour n'en plus sortir.

A R L E Q U I N.

Il serait possible ! Oh ! mes amis, vous aviez bien raison ! dansons ! ...

M I C H O T.

Il te faut donc un orchestre tout entier pour te faire danser !

A R L E Q U I N.

Sans doute ! la tristesse l'a empêché de se faire entendre quand nous sommes partis ; la gaieté le réveille au moment où nous revenons, c'est tout simple ! Allons, mes amis, *allegro, presto*.

V A R E N N E.

Mais, mon ami, fais donc attention que tu n'es pas là dans un deshabillé fort galant !

A R L E Q U I N.

Oh ? sangodémi, je n'y pensais pas. Le plaisir, la joie de revoir tout ce beau monde me l'avait fait oublier ! Eh vite, vite ! attendez-moi, je reviens !

(11)

V A R E N N E.

Va, mon ami, nous t'attendrons.

S C E N E I V.

AMBROISINE, SIMONET, TALON,

Et les Acteurs préc d ns, excepté Arlequin.

A M B R O I S I N E.

VOICI un malade que nous vous amé-
nons!

S I M O N E T.

Rien n'a pu le faire rester dans sa chambre,
quand il a su que nous revenions dans nos
pénates.

T A L O N.

Vous vous moquez ! une égratignure m'en-
pêcherait de me joindre à mes camarades pour
faire l'ouverture de notre ancien théâtre !
Serviteur ! Ma main peut être malade, mais
mon cœur ne l'est pas ; & c'est, je crois,
ce qu'il faut avoir bon dans ce moment-ci.

V A R E N N E.

Mon ami, nous n'en avons jamais douté.

(12)

T A L O N.

Nous voilà donc réunis sur ce même théâtre, où nous croyions nous être dits un éternel adieu !

J U L I E.

Oui, mon camarade.

T A L O N.

Cela est bien certain ?

Mademoiselle T A L O N.

Très-certain, mon frère.

T A L O N.

C'est que nous avons été si souvent bercés de cette nouvelle, qu'à moins de voir l'ouverture, j'aurai peine encore à y croire.

Mademoiselle T A L O N.

Tu la verras tout-à-l'heure.

T A L O N.

J'aurai donc encore dans ma vie un moment de bonheur ! Embrassons-nous, ma sœur. Après le plaisir de rentrer dans mon pays natal, pour n'en plus fortir, je peux me livrer à celui d'y être fixé pour jamais avec toi.

Mademoiselle T A L O N.

Vous le voyez, mon cher Directeur, nous nous aimons aussi tendrement sur la scène qu'en famille.

V A R E N N E.

A merveilles, mes amis ! mais le temps presse. A peine aurons-nous le temps de faire arranger le théâtre pour le moment de l'ouverture, & encore moins celui de donner quelques nouveautés. Comment allons-nous faire ?

M I C H O T.

Cela est fort embarrassant.

M A I L L É.

Oui, très-embarrassant.

P E N A N C I E R.

Point du tout, si vous voulez, moi, je m'en vas vous débiter quelque tirade en manière de... Vous entendez bien ! c'est tout simple, & ça vous tirera d'embarras.

V A R E N N E.

Mais tais-toi donc, bavard impitoyable !

(14)

P E N A N C I E R .

Oh ! c'est que je . . . enfin je . . . c'est
entendu.

M A I L L É .

Il me vient une idée.

V A R E N N E .

Voyons , mon ami , voyons.

P E N A N C I E R .

Si all' ne vient pas de moi , all' ne vaudra
rien.

V A R E N N E .

Encore ! . . .

M A I L L É .

Le Seigneur de ces lieux est juste , il
daignera avoir égard à la circonstance qui
nous nous trouvons. La reconnaissance que
nous avons conservée pour ses bontés est le
sentiment qui doit nous animer ; & c'est dans
ce sentiment que je lui dirai , Monseigneur :

En cet heureux séjour votre voix nous rappelle ,

Et le revoir étoit notre unique desir.

Mais si de complimens , soignés , faits à loisir ,

Manque dans ce moment notre trompé fidèle ,

La fête de ce jour n'en fera pas moins belle ,

Le cœur est toujours prêt pour chanter le plaisir.

(15)

V A R E N N E.

L'impromptu est assez agréable.

P E N A N C I E R.

Et moi donc ? est-ce que ce n'est pas mon tour ?

V A R E N N E.

Patience ! il viendra !

P E N A N C I E R.

Oh ben oui ; patience, il viendra ! Le voilà venu ! je veux parler. Monseigneur, li ferai-je, en lui tirant le pied. . .

V A R E N N E.

Mais, tais-toi donc, tu vas tout gâter.

P E N A N C I E R.

C'est pas possible ! le cœur ne gâte rien ! Ce que le mien dira ne fera pas si poliment tourné ; mais, avec un bon cœur, on peut bien se passer d'esprit. Monseigneur. . . .

V A R E N N E.

Mais, attends au moins un instant,

P E N A N C I E R.

Non, je sommes pressés. Monseigneur... il faut que je me dépêche, car ils ne me laisseront pas parler. Monseigneur, je ressemblons tertous à un essaim d'abeilles que la fumée a chassés de leux rûche, & que le son de la cloche y fait revenir. Je sommes partis avec chagrin d'la nôtre, nous y v'là de retour ! rian ne manque à not' joie si vous en êtes aussi content que nous, & si....

V A R E N N E.

As-tu bientôt fini ?

P E N A N C I E R.

Ah ! jarni ! v'sêtes bian tarrible ! j'avions si bian enfilé, que j'en allions défilier de la bonne magnière, & vous m'interrompais au mitan de ma course !

V A R E N N E.

C'est bien dommage en vérité.

P E N A N C I E R.

Pourquoi pas !

T A L O N.

L'idée de mon camarade m'en avait fait
venir

venir une , lorsque ce Balourd nous a interrompus.

P E N A N C I E R.

Balourd , tant qu'il vous plaira ! un balourd a son mérite.

V A R E N N E.

Tâchez de vous la rappeler.

T A L O N.

La voici ! Je lui peindrai d'abord ma joie & ma reconnaissance : ensuite , pénétré de ses bontés passées , je lui en demanderai la continuation. Daignez , lui dirai-je ,

Daignez vous souvenir que d'un flatteur suffrage,
Vous daigniez autre fois honorer votre ouvrage !
Rien ne fera pour nous aussi délicieux ,
Que de vous voir venir chaque jour en ces lieux.
Quel plaisir pour nos cœurs plus doux , plus agréable,
Que plus vif aiguillon pour nos faibles talens ,
Que de voir un Seigneur indulgent , équitable ,
Enhardir nos efforts & guider nos élans !
Ici , jadis les traits d'une aimable saillie
Fixaient le vol de la gaieté ;
Le front de la pudeur s'y voyait respecté ;
Le goût fourrait aux jeux de la folie.

B

Là, fixant les amours & les jeux sur ses traces,
Un cercle de beautés couronnait ce séjour,
Et pour encourager nos efforts à son tour,
Le signal du plaisir partait des mains des grâces.

V A R E N N E.

Bravo ! vos deux idées font bien la fuite
l'une de l'autre.

J U L I E.

Certainement ; vous parlez bien du plaisir
que nous avons de revenir ici, mais personne
ne dit mot de la peine qu'on a eue pour nous
y ramener ; & c'est un point sur lequel il me
paraît qu'on ne devait pas glisser.

A M B R O I S I N E.

Non, sûrement ! parce que plus la peine
a été grande, plus nous devons avoir d'o-
bligation à celui qui nous a tirés d'une terre
étrangère pour nous rendre à notre patrie.

S I M O N E T.

On a donc eu bien de la peine.

J U L I E.

Je t'en répons ; & je lisais ce matin
une petite fable qui viendrait bien à la
circonstance.

V A R E N N E.

Voulez-vous nous la dire ?

J U L I E .

Volontiers. Je n'y joindrai qu'un mot
pour en faire sentir l'application à notre
bon Seigneur.

L E L I E R R E ,

Fable.

- » Laisse-moi m'élever le long de ta Maison ,
Dit à certain Propriétaire
Un Lierre , las de remper sur la terre ,
Je saurai dans toute saison ,
» Des injures du tems la sauver , la défendre.
» Tu verras mes rameaux autour d'elle s'étendre ;
» Et du fol jusqu'au toit , empressés à s'unir ,
» L'embrasser pour la soutenir.
» Ma Maison , lui répond le bon Propriétaire ,
» Heureusement n'a pas besoin d'appui ;
» Mais à vous son soutien peut être nécessaire ,
» J'y consens , appuyez - vous - y .
De cette parole imprudente
Le Lierre aussitôt profita ,
Le long des murs il s'éleva ,
Il les pressa , les embrassa ,
Dans le moindre trou se glissa ;
Et , fier de ses progrès , & d'une amè contente ,
Il disait : *c'est à moi la Maison que voilà.*
» Oui dà , répond le Maire ! oh ! je puis tout-à-l'heure
» De parler ainsi l'empêcher ,

B ij

» Du pied des murs de ma demeure

» Sur-le-champ je vais r'arracher.

Mais le Lierre tient bon , par-tout il se cramponne ,

Il résiste , il s'attache ; il ne connaît personne ,

Il craint trop de rompre sur son premier limon.

Le Maître du Logis suivant son entreprise ,

Ne pût enfin lui faire lâcher prise ,

Qu'en dégradant les murs de sa maison.

De cette Maison-là la nôtre est le symbole ,

Monseigneur, & ses murs sont un peu délabrés ,

Qu'il vous échappe un geste , une parole ,

Et sans peine bientôt il seront réparés.

V A R E N N E.

Comment donc ! l'allégorie est frappante ,
& je répons qu'elle sera faisie.

T A L O N.

Eh bien donc ! ma sœur , qu'as-tu donc ?
tu souffres ?

Mlle T A L O N.

Laisse-moi , je suis d'une colère ! comment

tout le monde parle , & je ne dis mot ! Ai-je

donc oublié que je suis femme & babillarde ?

Ah ! oui , Messieurs & Dames , vous venez

de vous en donner , j'espère que que c'est

mon tour.

V A R E N N E.

Comment ! Mais nous n'avons pas pré-
tendu vous imposer silence !

(21)

Mlle T A L O N.

A la bonne heure !

T A L O N.

Ah ! ce n'est qu'un besoin de parler qui te tourmente ! A ton aise , ma sœur ! mais de grace va tout de suite à la fin.

Mlle T A L O N.

Chacun a donné son idée , voici la miennel
Les hommes parleront de leur joie , de leur reconnaissance , tout cela nous est commun avec eux ; mais ce qui nous distinguera , c'est un point capital , & dont notre bon Seigneur voudra bien nous tenir compte , à cause de la rareté.

J U L I E.

Et quel est ce point ?

Mlle T A L O N.

C'est la fidélité que nous lui garderons.
Hein ! qu'en penses-tu , Julie ? cela doit-il être compté pour rien ? consulte ton cœur.

J U L I E.

Cela ne laissera pas que d'être difficile.

B O U R S I E R.

Allons ! à cause de la circonstance , il faudra faire un effort.

B iij

A M B R O I S I N E.

Certainement.

S I M O N E T.

Oui ; mais sans tirer conséquence.

Mademoiselle T A L O N.

Je lui dirai donc au nom de toutes,
Monseigneur :

On dit que tout charmer est un besoin pour nous ,

Que plus nous renverfons de têtes ,

Plus nous entassons de conquêtes ,

Plus notre sort nous paraît doux.

Mais dès ce jour qui nous rassemble ,

Où votre main nous rend au meilleur des amis ;

Nous le jurons toutes ensemble ,

Ne plaire qu'à vous nos cœurs se sont soumis.

Voyez quelle est sur nous d'un bienfait la puissance !

Les femmes sont toujours volages par penchant ;

Et nous ferons pour vous, sans crainte d'accident,

Fidèles par reconnaissance.

M A I L L É.

En vérité nos femmes sont aujourd'hui
d'une raison....

P E N A N C I E R.

Ne faut pas leux en vouloir ! Ça ne leux
arrive pas si souvent.

S C E N E V.

L'AMOUR, JULIE, ARLEQUIN,
VARENNE, &c.

L'AMOUR.

ET moi donc ! & moi ? Est-ce parce que
je suis petit que vous m'oubliez ?

JULIE.

Oublier l'amour, un jour de fête ! Les
femmes n'en feraient guères contentes.

L'AMOUR.

Pourquoi donc ne pas m'avertir ?

ARLEQUIN.

Tu es bien heureux que j'aie eu une toilette
à faire, car sans cela tu dormirais encore
dans le magasin, comme moi dans ma bou-
riche.

L'AMOUR.

Je ne vous l'aurais jamais pardonné, car
dans ce moment-ci, je crois pouvoir vous

B iv.

être de quelque utilité. Mes camarades chargeront de regagner la bienveillance de notre bon Seigneur ; & moi, de vous ramener la présence des Dames de sa société. Ce n'est pas sur mes faibles talens que je compte ; mais vous savez bien qu'entre l'Amour & la Beauté il exista toujours, un aimant vainqueur, qui attire l'un partout où l'autre se rencontre.

V A R E N N E.

Rien n'est plus vrai ; & sûrement tu en as été bien traité pendant ton absence de ces lieux !

L' A M O U R.

Tenez, malgré toutes les critiques que l'on en fait, les femmes sont douces & bonnes. Un faible enfant qui n'a pour leur plaire que quelques graces, dont elles font pour lui le modèle, en obtient presque toujours un favorable accueil. Mais j'avais beau en être flatté, je ressemblais à un oiseau qu'une main avide a déniché avant le tems, & je soupirais toujours après mon premier nid. M'y voici, & je vais croître à vue d'œil. L'école du goût fut toujours le berceau du talent.

V A R E N N E.

Et c'est au Seigneur d'ici que tu en as l'obligation.

L' A M O U R.

- Auffi dès que je le verrai,
Ingénument je lui dirai :
» Je n'avais pas quatre ans encore
» Que fixer vos regards fut mon premier désir ;
» Et dans un âge où l'on s'ignore
» Quand vous m'applaudissiez, je connus le plaisir.
» J'ose encor me livrer à la même espérance ;
» Et dans la lice des talens ,
» Pour remporter le prix, s'il faut luter vingt ans ,
» Dans l'âge des plaisirs j'aurai la vétérance.
-

S C E N E V I.

Les Acteurs Précédens.

P I C A R D E A U X.

P I C A R D E A U X.

HOLA ! hé ! Est-ce qu'il n'y a point ici
de Garçons de Théâtre ?

V A R E N N E.

Qui donc fait ce tapage ?

J U L I E.

Hé ! c'est notre Doyen !

V A R E N N E.

! Serait-il possible ?

P I C A R D E A U X.

Hé bien ! oui, c'est moi. J'arrive d'Amiens en poste, & fort à propos, à ce qu'il me paraît.

J U L I E.

! Oui, fort à propos.

P I C A R D E A U X.

Comment ! malheureux que vous êtes, vous alliez faire l'ouverture sans moi !

J U L I E.

Que veux-tu ? on t'a écrit ! Nous t'avons long-tems attendu ! tu ne venais pas ! ce n'est pas notre faute ! il fallait ouvrir.

P I C A R D E A U X.

Ce n'est pas notre faute ! Il fallait ouvrir ! Voilà de belles raisons ! ma foi ! Comment ! vous ne pouviez pas deviner que la poste n'aurait pas assez de chevaux pour moi, si je n'avais pas été nécessaire là bas à notre ancien ami ! Je ne vous le pardonnerai de ma vie.

J U L I E.

Allons , ne nous en veux plus ! Te voilà
tout est réparé.

P I C A R D E A U X.

A la bonne heure ! tout est réparé , grace
à ma bonne étoile ! Sans son heureuse in-
spiration , vous auriez ouvert , & je n'y
aurais pas été. Monseigneur eût été témoin
de votre plaisir , & ne m'auroit pas vu lui
témoigner le rien ! Il aurait pu croire que
j'avais abandonné la garnison ! C'est abomi-
nable ! & c'est à lui que je m'en plaindrai.

J U L I E.

Prépare donc ta plainte bien vite , car
il va venir !

P I C A R D E A U X.

Elle est toute prête. Pendant vingt-huit
lieues de chemin j'ai eu le tems d'y songer.
Monseigneur , vais-je lui dire :

Un seul moment plus tard , mais malgré moi sans doute ,
J'allais manquer le bonheur de vous voir ;
Et cependant le zèle & le devoir ,
Sur l'aîle du plaisir , me portaient dans la route.

(20)

Accis dans l'instant à vos yeux
Le bon Philémon va paraître ;
L'amitié dès long - tems le rappelle en ces lieux ,
Mais d'y venir plutôt il n'a pas été le maître.
De ce jour seul on cède à ses desirs touchans ,
On fait le bonheur de sa vie ;
Daignez n'en pas vouloir à la jalouse envie ,
Mais en faveur des *Bons* , oubliez les *Méchans* :

(AIR qui amène le Ballet.)

V A R E N N E .

Ah ! voici nos enfans du Ballet ! La fête
sera complete.



SCENE VII ET DERNIERE.

VARENNE, LOUVAIN, DUPIN,
MAILLE, TALON, PENANCIER,
BOURSIER, AMBROISINE,
SIMONET, JULIE, Mademoiselle
TALON, L'AMOUR, MICHOT,
JAYMOND, PICARDEAUX,
ARLEQUIN.

VARENNE.

EH bien ! mes enfans, êtes-vous bien contents ? Vous ne dites mot ! répondez donc ?

LOUVAIN.

Comment voulez-vous que nous répondions ! Vous savez bien que le ballet ne parle pas !

VARENNE.

Parlez toujours, le plaisir fera votre excuse.

LOUVAIN.

En ce cas nous jaserons comme des pies.

VARENNE.

Fort bien ! vous voilà en bonnes dispositions !

L O U V A I N.

Nous faisons ce que nous pouvons. Faut-il danser? nous dansons. Faut-il parler? nous parlons. Pourvû que nous voyions le Seigneur d'ici, nous sommes contentes.

V A R E N N E. •

Et quand vous le verrez, qu'est - ce que vous lui direz ?

L O U V A I N.

Quelques lignes que vient de me donner un petit bossu qui a les jambes toutes tortuës. Il me les a fait apprendre, en me disant que c'était le langage de l'enfance, & que notre bon Seigneur aurait la complaisance de s'en contenter.

V A R E N N E.

Dites-les. Ecoutons.

L O U V A I N.

L' H I R O N D E L L E ,

Fable.

Sur la fin de l'automne une jeune-hirondelle
Qui le printems d'avant était venue au jour,
Par l'hiver fut forcée à quitter un séjour

Qu'elle avait cru fait à jamais pour elle,
Séjour où l'attachaient la Nature & l'Amour:
Comme elle se plaignait de ce triste voyage

Qu'elle faisait pour la première fois,
Sa mère lui répond : fille, tu n'es pas sage,
» Les faibles du puissant doivent suivre les loix.
» Si l'hiver nous fait fuir, le Printems nous rappelle;
» Au souffle du premier zépher
» Tu nous verras en ces lieux revenir,
» Tu reverras la maison paternelle.
» On peut pendant l'hiver souffrir quelques instans
» Quand le plaisir nous attend au printems.

V A R E N N E.

Je suis content de vous, mon enfant, &
j'espère que le Seigneur de ces lieux le fera
de même.

D U P I N , *accourant.*

Le voici ! le voici ! Etes-vous prêts ? Il
n'est plus qu'à deux cens pas.

V A R E N N E.

Allons, mes amis, voici le moment !
Vous, vous commencerez !

M A I L L É.

Pardonnez, je ne me souviens plus d'un
mot.

TALON.

Ni moi.

PENANCIER.

Ni moi, non pus ! vous m'avez fait parler trop vite aussi.

VARENNE.

Il était bien nécessaire de faire tant d'embarras ! Me voilà bien avancé maintenant ! Et ces Dames ! Il ne faudra peut-être pas les prier pour parler.

BOURSIER.

Je n'ai rien de prêt.

AMBROISINE.

Ni moi.

SIMONET.

Ni moi, non plus.

VARENNE.

J'étais bien sûr qu'au moment tout me manquerait ! Et vous, qui avez si bien retenu votre lecture de ce matin !

JULIE.

Je viens de l'oublier tout net.

Mlle

Mademoiselle T A L O N.

Et moi aussi.

V A R E N N E.

A merveilles! Et vous, mon cher enfant,
avez-vous aussi tout oublié?

L' A M O U R.

Non, mais je suis si tremblant que ja-
mais je n'oserai parler.

L O U V A I N.

Et moi de même.

V A R E N N E.

Et toi?

A R L E Q U I N.

Moi! vous savez bien que je viens de
me réveiller, & l'esprit ne vient point en
dormant.

V A R E N N E.

Est-il situation plus malheureuse que la
mienne? Quand je n'ai besoin de personne,
tout le monde s'offre; j'ai besoin de quel-
qu'un, personne ne se présente. Et vous,
mon ami, m'abandonnez-vous aussi?

C

M I C H O T.

Mes camarades ne vous abandonnent pas, c'est la hardieffe qui les abandonne. Pour moi, sans vouloir aller sur leurs brisées, & s'ils y consentent, je tâcherai de parler pour eux.

T O U S.

Nous ne demandons pas mieux !

M I C H O T.

Eh bien, en ce cas, voici ce que je vais dire à Monseigneur.

P E N A N C I E R.

Attendez ! attendez ! v'là que je m'en souviens.

V A R E N N E.

Il n'est plus tems.

P E N A N C I E R.

Laissez-donc un petit brin ! v'là que ça vient !

V A R E N N E.

Laissez-nous.

(35)

P E N A N C I E R.

Monseigneur !

V A R E N N E

Je te dis que je n'ai plus besoin de toi.

P E N A N C I E R.

Dam ! il faut bien bailler à l'esprit le
tems de revenir.

V A R E N N E.

Garde ton esprit , & sois tranquille !

P E N A N C I E R.

Tenez, v'là que je l'ai sur le bout de la
langue.

V A R E N N E.

Tant mieux pour toi ! garde le pour une
autre fois !

J U L I E.

Ah ! c'est bon ! je m'en souviens aussi.

T O U S.

Et moi aussi !

C ij

(36)

V A R E N N E.

Je crois qu'ils ont juré de me faire damner.
Eh bien tant mieux si vous vous en sou-
venez , mais laissez-moi entendre votre ca-
marade & après nous choisirons.

P E N A N C I E R.

A la bonne heure ! comme ça , mais point
de briques ni de cabanes.

V A R E N N E.

Parlez mon ami.

P E N A N C I E R.

Oui , parlez.

V A R E N N E.

Tais-toi donc !

P E N A N C I E R.

Je ne souffrons mot.

M I C H O T.

L A P E P I N I E R E ,

Fable.

Une Pepinière nombreuse
Voyait naître mille arbrisseaux ,
De bonne race & d'une forme heureuse ;
Ils n'étaient par tout-à-fait beaux ,
Mais la nature généreuse

Les ornait chaque jour de quelques dons nouveaux :

Le jardinier infatigable ,

La bêche & la serpe à la main ,

Toujours au milieu d'eux le soir & le matin ,

Cultivait , élevait cette famille aimable ,

Dont son cœur présageait le glorieux destin.

Sur leurs rameaux l'aimable Flore ,

Par-ci , par-là faisait éclore

De tendres fleurs , messagères des fruits :

Un couple d'Etrangers , calculant les produits

De cette jeune Pepinière ,

Du fermier du hameau promptement l'acheta ,

Et dans le sein d'une terre étrangère ,

Au milieu de l'hiver , soudain la transplanta :

Mais le marché fut inutile ;

Les arbres n'avaient plus ce jardinier habile ,

Qui leur consacrait tous ses soins ;

Ils éprouvèrent des besoins ;

Les fruits avec les fleurs s'en allaient disparaître ,

Lorsque le fermier les rendit

Au sage jardinier qui les avait vus naître.

Bientôt chacun d'eux reverdit ,

Et , malgré ce retard , causé par leur absence ,

Des fruits excellens se couvrit

Par amour-propre & par reconnaissance.

Vous êtes , Monseigneur , ce jardinier prudent ,

Et nous sommes la Pepinière ;

Les fleurs dont l'entrichit la saison printanière ,

C'est notre fragile talent.

Absent de vous, il perd la vie,
 Echauffé par vous, il mûrit,
 Nous brûlons de vous plaire, agréez notre envie,
 Et la fleur sous vos mains va se changer en fruit.

P E N A N C I E R.

V'là donc ce que c'est ! j'en aurais bien
 dit tout autant.

V A R E N N E.

Fort bien ? Le Seigneur arrive ! Allons
 nous préparer. Pour moi, je me joindrai à
 vous, & je lui dirai, Monseigneur :

A la voix du plaisir, dans notre Pepinière,
 Jusqu'aux enfans tout est acteur ;
 Que ce jour pour nous est flatteur !
 Dans un ami vous nous rendez un père !
 Il ne nous reste plus à former qu'un desir
 En ce moment qui nous ramène ;
 C'est que notre retour vous fasse autant plaisir
 Que nos adieux vous ont causé de peine.

F J N
20 JY 63

Lu & approuvé, ce 19 Octobre 1785.

S U A R D.

Vu l'Approbation, permis d'imprimer &
 représenter, à Paris, ce 27 Octobre 1785.

DE CROSNE.